

Cependant il la vit de près un beau matin qu'il rencontra un rassemblement populaire. Les prêtres venaient de jeter de gré ou de force le froc aux orties, et l'orsqu'on aperçut le pauvre Cordier avec son petit collet on l'apostropha en pleine rue. Les cris à la lanterne ! commençaient à lui sonner désagréablement aux oreilles.

— Eh ! Messieurs, dit-il, reconnaissez donc les gens avant de les insulter. Je ne suis pas ce que vous pensez. Donnez-moi un autre habit, et, s'il est neuf, vous me ferez grand plaisir, car le mien est fort râpé.

On riait déjà de la bonhomie de l'abbé, et on peût relâché, si des femmes du peuple n'eussent redoublé leurs imprécations.

— Puisque vous y tenez, reprit Cordier, je le veux bien. mettez-moi à la lanterne, cela me rendra service, car, si j'avais seulement cinq sous, j'achèterais une corde pour me pendre.

— Laissez donc ce pauvre diable, cria une âme charitable.

Des hommes qui portaient l'uniforme de la garde nationale arrivèrent à propos pour enlever l'abbé à une mort certaine en feignant de le reconnaître. A peine reutré chez lui, Cordier prit des ciseaux, abattit son petit collet, et changea son habit en frac à l'anglaise ; mais, quoi qu'il fit, on sentait toujours un peu sous ce nouveau costume l'abbé de l'ancien régime, et il n'en perdit jamais les manières ni la tournure.

Nous sommes fâché de ne pas savoir par quelle suite de circonstances, probablement fort romanesques, Cordier s'est retrouvé, cinq ans plus tard, logé proprement dans la rue Montorgueil. Il était alors secrétaire de la *Société des Neuf Sœurs* et lié intimement avec une foule de personnages marquants. On nous adit seulement qu'un de ses amis l'avait amené un jour à ce club, qu'il y avait plu à tout le monde par sa douceur et son esprit, qu'on y avait apprécié ses talents dans l'art d'organiser les jeux, les repas de corps et les fêtes. C'était ainsi qu'il était arrivé au rang de secrétaire perpétuel de la société, avec douze cents livres d'appointements. Cordier ne s'était pas encore vu à la tête d'une aussi grande fortune, et son ambition n'allait pas au delà. Il aurait pu cependant tirer parti de sa position nouvelle. La *Société des Neuf Sœurs* comptait parmi ses membres des hommes puissant ou qui allaient le devenir, tels que MM. Monge, Barras, de Laplace et bien d'autres ; mais l'abbé mettait tout son amour-propre à remplir ses fonctions de secrétaire, à veiller aux fonds votés par son club, et à préparer tout pour les jours de cérémonie à la satisfaction générale. Il y apportait autant de zèle et même de passion que le fameux Valet en avait mis autrefois à ses devoirs de maître d'hôtel.

L'abbé jouissait d'une véritable réputation d'habile organisateur, à cause du théâtre plus large sur lequel il exerçait son génie. Une seule chose manquait encore à sa gloire, et il en était souvent préoccupé. Il avait obtenu des mentions honorables pour des dîners de cinq cents couverts, pour des séances publiques et solennelles, pour des bals, des concerts et des noces ; jamais il n'avait eu à ordonner d'enterremens, et cette idée le privait de sommeil. Il était trop bon pour souhaiter la mort de personne, mais il demandait à Dieu de le faire vivre jusqu'après un membre éminent de la *Société des Neuf Sœurs*, afin qu'il pût réaliser les magnificences funèbres dont son imagination était absédée.

Un matin, tous les journaux de Paris publièrent la nouvelle suivante :

“ Le célèbre astronome de Lalande vient d'être assassiné à Metz par une femme. On assure que la jalousie a poussé cette malheureuse à commettre son crime. La patrie et les sciences ont fait en Jérôme de Lalande une perte irréparable dont les bons citoyens, etc.”

Cordier ne put retenir un cri de joie ; le célèbre astronome était de la *Société des Neuf Sœurs*. On ne pouvait manquer de rendre, même de loin, les derniers honneurs à son mérite et à son patriotisme. L'abbé courut chez les membres du comité, se fit donner carte blanche pour un catafalque, et obtint de M. de Laplace la promesse de prononcer un éloge du défunt. Des circulaires de convocation furent envoyées tout de suite pour l'assemblée du lendemain, et notre abbé passa le plus heureux jour de sa vie à préparer la cérémonie qu'il rêvait depuis si longtemps.

Comme le culte catholique était aboli dans ce temps-là et les églises fermées, les pompes s'exécutaient seulement au domicile des morts et au cimetière. Cordier fit dresser un superbe catafalque. Il ferma les fenêtres, posa des bougies partout, dressa des tentures noires et convertit le salon du club en manière de chapelle ardente. Sur un drap mortuaire couvert de lames d'argent, était déposée une couronne de feuillage au-dessus de cette inscription :

A JEROME DE LALANDE.

IMMORTEL COMME SAVANT,

ASTRONOME.

ET CITOYEN VERTUEUX.

LA SOCIÉTÉ DES NEUF SŒURS.

Autour du catafalque étaient rangées les banquettes. Sur un siège élevé devait se placer l'orateur qui prononcerait le discours à la mémoire du grand homme que la patrie venait de perdre. L'abbé employa la nuit entière en préparatifs,